

EN QUOI LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE VEHICULE-T-ELLE DES VALEURS DE CITOYENNETE ?

PPLEJE Strasbourg - 22 janvier 2008

Pol Dupont (professeur à l'université de Mons-Hainaut)
Pascale Gossin (maître de conférences, IUFM d'Alsace)
Sylvie Boutaudou (journaliste, auteur, rédactrice en chef de la revue *Déclic*)
Sylvie Girardet (auteur)
David Eustache (directeur commercial des éditions Bilboquet)

Animation : Elda Moreno (programme « Construire une Europe pour et avec les enfants », Conseil de l'Europe)

°
° °

ELDA MORENO : Bienvenue à cette table ronde sur une question qui en tant que représentante du Conseil de l'Europe me tient beaucoup à cœur : comment la littérature de jeunesse transmet des valeurs de citoyenneté. Je suis juriste, fonctionnaire au Conseil de l'Europe depuis douze ans et je m'occupe d'un programme qui s'appelle « Construire une Europe pour et avec les enfants ». L'objectif de ce programme est la promotion du droit des enfants dans les quarante-sept États membres du Conseil de l'Europe et l'éradication de toute forme de violence vis-à-vis des enfants. Pour nous, la façon dont les enfants ont accès à cette construction de l'Europe et deviennent des citoyens actifs de la construction de leur monde est très importante. C'est pourquoi nous avons choisi comme emblème le tangram, qui est un puzzle chinois de sept pièces. Le tangram est un jeu complexe avec lequel on peut faire plein de combinaisons différentes, des petites maisons, des animaux, des personnages, mais il faut à chaque fois utiliser les sept pièces. Pour nous, ces sept pièces, ce sont les symboles de tous les acteurs sociaux. On ne pense pas que la défense des droits de l'enfant soit réservée aux juristes, mais qu'elle doit être l'objectif de tout un chacun, y compris les éditeurs de jeunesse, les auteurs et tous ceux qui ont la chance de pouvoir communiquer avec les enfants. C'est pourquoi, quand on m'a contactée pour cet événement, j'ai sauté sur l'occasion de pouvoir rencontrer des éditeurs, des auteurs, des documentalistes et des personnes qui s'intéressent à ce sujet. J'ai la chance d'être bien entourée à cette table. Je vais vous présenter la première personne qui va intervenir. Le Conseil de l'Europe a lancé depuis plusieurs années le concept de l'éducation à la citoyenneté démocratique, que nous voulons faire entrer dans tous les curriculums des États membres, et c'est chose faite dans beaucoup d'États membres du Conseil de l'Europe. Monsieur Pol Dupont, qui est belge, est coordinateur officiel de la Communauté française de Belgique au Conseil de l'Europe, dans la commission Éducation à la citoyenneté démocratique. Il est instituteur et docteur en sciences de l'éducation et il enseigne à l'université de Mons-Hainaut. Vous avez écrit une dizaine d'ouvrages, le dernier paru, *Faire des enseignants*, connaît déjà plusieurs éditions. Vous allez nous introduire à ce concept de citoyenneté démocratique et j'aimerais beaucoup savoir si on naît citoyen ou si on le devient.

POL DUPONT : Merci beaucoup. Je vais essayer de répondre à la question de savoir si l'on naît citoyen. Actuellement, on parle de plus en plus de citoyenneté. C'est un terme qui revient régulièrement en avant-scène et j'ai envie de réfléchir avec vous au terme de citoyenneté et pourquoi en ce moment-ci on parle beaucoup de l'éducation à la citoyenneté démocratique, qui est quelque chose de très important, du moins en ce qui me concerne.

Avant d'aborder des activités que l'on pourrait réaliser dans le domaine de la littérature, je me suis dit qu'il fallait réfléchir à au moins quatre ou cinq points dont il est essentiel de prendre conscience.

Le premier point, c'est que l'art de vivre a considérablement changé. Même les jeunes constatent avec difficulté qu'on est entré dans une ère de l'immédiat, du fugace, où l'image qui était présente aujourd'hui disparaît le lendemain pour faire apparaître une autre image. On est entré dans une ère du précaire et d'un individualisme quelquefois égoïste. On pourrait dire que cela a toujours existé, « rien de nouveau sous le soleil » sinon la rapidité avec laquelle les choses évoluent. L'ordinateur que j'utilise aujourd'hui, et que j'ai acheté il y a deux ans, est dépassé depuis longtemps ; ce que vous utilisez régulièrement dans votre vie est dépassé quelques minutes, quelques heures ou quelques jours après. Et c'est ce qui fait qu'on est parfois déboussolé. Ce sont des principes sur lesquels le Conseil de l'Europe a réfléchi parce que notre société est tellement mouvante qu'il y a sans doute des valeurs fondamentales à préserver.

Deuxième point, on ne naît pas citoyen. Nous sommes tous citoyens - citoyens français, belges, européens - mais vous savez bien qu'il est difficile d'établir un dialogue entre nous, le dialogue avec l'autre n'est pas aussi évident que l'on croit, cela d'autant plus qu'il y a des réalités biologiques, politiques, philosophiques, culturelles qui se heurtent à un certain moment. D'autre part, quels que soient les genres, les espaces, les âges, les temps, on *apprend* toujours à être citoyen. La citoyenneté se perfectionne, s'élabore progressivement selon les circonstances, d'une certaine façon. Ce qui apparaît, c'est que l'école a un rôle supplémentaire à jouer. On considère souvent que l'école est un temple de l'initiation et que l'initiation au civisme, c'est aussi une dimension qu'il s'agit d'envisager. Pourquoi l'école ? Parce que c'est le premier passage obligé pour chacun d'entre nous, quel qu'il soit. L'école est peut-être le lieu où l'on peut introduire une éducation à la citoyenneté qui va se répercuter sur les différents âges et les différentes périodes de la vie.

Troisième point, nous sommes faits de tous les autres. Aujourd'hui vous êtes venus pour assister à des conférences sur la littérature de jeunesse, vous allez repartir différents de ce que vous êtes entrés. Vous allez repartir avec d'autres idées, d'autres apports, d'autres manières d'envisager les choses. Il y a une quantité de choses qui viennent nous influencer et contribuer au développement de notre personnalité. Alors, disons qu'il y a une idée fondamentale sous-jacente à cet élément-là : c'est que se cultiver, c'est peut-être sortir de sa propre culture. On peut se demander : Est-ce que l'école est un laboratoire de vie exceptionnelle ? Est-ce qu'elle développe une culture démocratique ? Est-ce qu'elle développe l'art de naviguer avec les autres ? Est-ce qu'elle stimule la convivialité et la solidarité ? Est-ce qu'elle suscite suffisamment la culture du débat ?

Quatrième point, le chemin se fait en marchant. Pourquoi en arriver à cette réflexion-là ? C'est parce qu'entre ce que l'on peut dire et ce que l'on peut faire, il y a un fossé énorme. On dit des choses, on exprime des choses, mais quelques fois la réalisation concrète de ce qui est exprimé laisse d'une certaine manière à désirer. J'ai l'habitude de dire qu'il s'agit moins d'enseigner la citoyenneté et la démocratie que de la vivre et de la stimuler à l'intérieur des établissements et de toutes les organisations qui y coexistent.

Quelles que soient les institutions, les organisations et les initiatives, il y a sans doute des principes à stimuler d'une certaine façon. Est-ce que là où on est, on valorise les espaces de rencontre, les espaces de dialogue, de solidarité ? Est-ce que l'on tente de consolider les politiques d'intégration au niveau local et régional ? Est-ce que l'on favorise, ce qui fait partie des éléments de compréhension de l'autre, une meilleure connaissance des cultures vivantes de l'autre ? Est-ce qu'on étudie les migrations humaines ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'elles apportent ? Qu'est-ce que c'est qu'être immigré dans un pays ?

Dernière chose, notre rôle à nous, qui que nous soyons, parents, enseignants, éducateurs, c'est que nous soyons des passeurs de citoyenneté. On sait que c'est extrêmement compliqué, on sait que c'est beaucoup plus complexe que l'on peut l'imaginer ; donc être un passeur, cela veut dire avoir intégré à un certain moment tout ce qui est à l'intérieur

de la citoyenneté ; c'est peut-être avoir intégré cette capacité de concilier le conflit et le consensus ; c'est peut-être aussi avoir compris que la liberté ne doit pas brimer l'autre et que tout ce qui est basé sur la compétition à outrance, si cela brime l'autre, abuse de la liberté. Il faut comprendre que l'égalité, ce n'est pas l'uniformité - la différence est porteuse de richesse -, mais que ce qui fait que les choses peuvent marcher, c'est de se dire que la solidarité peut nous aider à naviguer avec les autres.

ELDA MORENO : Je passe maintenant la parole à Madame Pascale Gossin, qui, après avoir exercé en tant que professeur et documentaliste dans des établissements de second degré, a été nommée à l'IUFM d'Alsace pour assurer, entre autres, la formation des enseignants à la littérature de jeunesse. Vous avez soutenu une thèse de doctorat en 2005 portant sur les manuels numériques et l'hyperlecture en contexte scolaire. Depuis septembre 2006, vous êtes maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'IUFM. Vous êtes toujours en charge de l'enseignement de la littérature de jeunesse, vous avez donc probablement fait beaucoup de recherches sur le rôle cette littérature dans la transmission des valeurs. Monsieur Dupont parlait de stimuler la démocratie à l'école et de devenir passeur de citoyenneté, comment voyez-vous la littérature jeunesse dans ce contexte ?

PASCALLE GOSSIN : Je vais commencer par essayer de caractériser la nature des publications de jeunesse visant à éduquer à la citoyenneté. Ensuite, je ferai le lien entre des éléments décrits dans les programmes de l'école primaire parus en avril 2007 et des œuvres de littérature de jeunesse qui permettent d'atteindre les objectifs visés par les programmes. Mon discours se limitera aux trois premiers cycles de l'école en raison du temps imparti à mon exposé. Néanmoins, en conclusion, je vous présenterai une œuvre et une action en lien avec la citoyenneté pour le collège.

La production éditoriale portant sur la notion de citoyenneté s'avère variée. Il me semble que des tendances se dessinent. Celles que je vais vous présenter n'ont pas été établies suite à une étude rigoureuse de la production, j'ai tout simplement travaillé à partir d'un fonds documentaire d'une bibliothèque d'Alsace à partir duquel j'ai dégagé des axes éditoriaux. Une première catégorie de titres se construit autour de la notion de pensée, de sagesse. Pour cette catégorie d'ouvrages, très souvent, le travail de mise en forme s'avère remarquable et donne une force supplémentaire aux courtes phrases. Ces textes s'avèrent être majoritairement des citations. Il s'agit de collections thématiques : on aborde le thème de la paix, la nature, l'amitié, on découvre des cultures, l'Asie, l'Inde... Une autre forme d'écrits s'apparente au livre documentaire informatif, j'ai presque envie de dire aux manuels scolaires, dans la mesure où ils se construisent autour de l'apport de connaissances. Cette reproduction d'un sommaire montre comment les auteurs axent leur propos sur la description des modalités du fonctionnement de la République française. Dans d'autres cas, on cherche à bousculer le lecteur, les images et les textes sont très forts, heurtent, accusent, témoignent, prennent parti. Dans cet exemple, la question soulevée est relative à l'euthanasie. Difficile de rester indifférent face à une telle mise en page, je parlerais d'une catégorie de livres déstabilisants. Voilà un autre exemple appartenant à cette catégorie d'ouvrages, la mise en page s'avère fouillée, touffue. La collection des « Goûters philo » publiée par les éditions Nathan est conçue pour impulser des débats philosophiques. On part d'une thèse ; ici, il s'agit de dégager les limites de la notion de responsabilité. Une étude de cas est proposée ; à partir de ces éléments, la discussion peut s'établir. Ce succinct, rapide, partiel tour d'horizon montre la variété des démarches retenues par les auteurs et les éditeurs. Nous avons ainsi recensé des ouvrages qui collectionnent des pensées, d'autres qui expliquent, d'autres qui déstabilisent et la dernière catégorie qui impulse des débats.

Les textes que j'emprunte pour aborder la deuxième partie de mon propos visant à faire le lien entre cette matière première, les livres de jeunesse, et les pratiques de classe, sont extraits des programmes officiels d'enseignement, que je vais citer. Ils sont le résultat de

prélèvements partiels de ces programmes ; dès le préambule d'ailleurs des programmes de l'école primaire, on indique qu'une des missions de l'école, qui est qualifiée d'exigeante, est d'être en mesure de comprendre la diversité des cultures et l'universalité des droits de l'homme. Pour y arriver, deux moyens entre autres sont préconisés : l'éducation civique, qui permet d'acquérir des connaissances simples et précises, des comportements, des attitudes, et le débat réglé, où chacun doit savoir refréner sa parole, laisser la place à celle de l'autre et comprendre son point de vue, même si on ne le partage pas. Chercher à convaincre en argumentant est la première forme d'éducation à la démocratie.

Je vais maintenant aborder les trois cycles. Au cycle 1, l'un des domaines d'enseignement s'intitule « Vivre ensemble ». À l'école maternelle, et je cite les programmes, « l'enfant découvre qu'on peut apprendre non seulement à vivre avec d'autres, mais aussi à échanger et à coopérer avec eux. La vie collective s'organise autour de discussions qui permettent d'aborder des questions concrètes à forte valeur sociale. Peuvent être abordées des notions comme la vie, le respect de l'autre, la prise de conscience du danger, la protection de la nature, l'amitié. C'est l'occasion de contacts avec une langue étrangère ou régionale ». Pour faire le lien entre cette attente, cette commande de l'Institution et la littérature de jeunesse, il me semble que l'album que j'ai retenu¹ peut aider à ce travail. Le texte associé à cette image est le suivant : « Dieu qui êtes au ciel, je suis un petit pingouin. Et je veux qu'on m'appelle par mon nom, or je n'ai pas de nom, donc personne ne peut m'appeler. » Il me semble que l'affirmation d'une identité propre est un sentiment prégnant au cycle 1. Il s'agit d'enfants qui ont deux ans et demi à cinq ans, cinq ans et demi. La possession d'un prénom est un moyen de marquer son identité à cet âge-là. Le personnage en est privé, on peut penser que les enfants s'identifieront à ce personnage-là et vivront son drame. Les professeurs d'école utilisent le prénom très largement dans le cadre de la pratique de la classe. Les enfants disposent d'étiquettes à leur nom qui marquent leurs fournitures, leur gobelet, le crochet où ils accrochent leur manteau. Il est probable qu'un tel album, *Le Cri du pingouin*, révélera ce qui s'avère être une richesse dont tous ne sont pas pourvus, comme nous le rappelle un extrait de la Déclaration des droits des enfants. Au cycle 2, l'attente ministérielle est la suivante : « Il s'agit de poursuivre et de développer le travail engagé de socialisation et d'ouverture culturelle. Les élèves découvrent que les contraintes de la vie collective sont les garantes de la liberté ; ils apprennent à refuser la violence ; l'ouverture vers le monde extérieur permet aux élèves de mieux comprendre ce qu'est la vie collective et d'accepter de ne pas être entendus tout de suite, de coopérer. L'élève prend progressivement conscience d'appartenir à une communauté nationale. La lecture de textes, l'observation d'images, le recours à la toile et à la correspondance numérique permettent de montrer aux élèves à la fois la diversité et les richesses des cultures du monde et de l'unité de l'humanité conduisant à des premières formes de solidarité qui dépassent l'horizon étroit du groupe. » Un des moyens utilisés pour atteindre ces objectifs repose sur l'organisation d'une demi-heure de débat hebdomadaire, qui peut par exemple s'articuler sur cet ouvrage que j'ai retenu².

Au cycle 3, ces débats se poursuivent. « Une conscience claire du vivre ensemble est nécessaire pour amener l'élève à découvrir les horizons que la confrontation avec autrui ouvre à chacun. L'éducation civique n'est pas en priorité l'acquisition d'un savoir, mais l'apprentissage pratique d'un comportement. Le programme se construit autour de trois axes : participer à la vie de son école, être citoyen de sa commune, être citoyen en France, s'intégrer à l'Europe, découvrir la francophonie, s'ouvrir au monde. L'élève au cycle 3 découvre la Convention internationale des droits de l'enfant (1989). Il faut que les élèves lisent et lisent encore de manière à s'imprégner de la riche culture qui s'est constituée et continue de se développer dans la littérature de jeunesse. C'est aussi sur la base de ces lectures que peuvent se développer dans l'école les débats sur les grands

¹ TOMKIEWICZ, Stanislas. *Le cri du pingouin*. Syros, 1992.

² ROSENSTIEHL, Agnès. *Liberté, Egalité, Fraternité*. Seuil, 1999

problèmes abordés par les écrivains, comme l'émotion tant esthétique que morale qu'ils offrent à leurs lecteurs. L'éducation civique est enseignée à raison d'une heure hebdomadaire. »

L'œuvre de Thierry Lenain *Vive la France !* éditée chez Nathan en 1999 est un outil largement utilisé par les professeurs pour faire réagir, débattre des élèves. Lucien, dans cette œuvre, se promeut chef de bande ; son critère de sélection pour entrer dans son groupe repose sur la ressemblance. Lucien dit : « “Arabe, c'est pas pareil que nous. – Pas pareil que qui ? – Pas pareil que toi et moi. – Et alors ? toi et moi non plus on n'est pas pareils. – C'est toi qui n'es pas pareil. – Ah, oui ? alors salut ! – Bah, où vas-tu ? – Avec celle qui n'est pas pareille.” Et voilà comment il y eut un enfant de moins dans la bande de Lucien. » Dans cette œuvre, page après page, les enfants vont être exclus de la bande de Lucien. J'ai eu l'occasion d'assister à plusieurs débats réglés autour de cet extrait, ce qui me conduit à émettre plusieurs remarques. Ce qu'écrit Thierry Lenain est une vision d'adulte. Les enfants n'auraient pas présenté les choses de cette façon-là, me semble-t-il. Il me semble peu vraisemblable que de telles discussions se déroulent dans des cours de récréation. Pourtant, aucun enfant n'a jamais révélé cet élément. Mais il est indéniable que le texte fait réagir, c'est la notion de ressemblance qui fait parler les enfants. Elle évoque souvent pour eux la gémellité et puis peu à peu, ils arrivent à faire la différence entre l'apparence physique, ethnique, religieuse. Il me semble qu'à ce moment-là le but est atteint, la réflexion peut s'engager chez l'enfant.

Pour le niveau collège, mes collègues travaillent avec *Une si jolie poupée*, album rédigé par Pef et publié par Gallimard en 2001. Il narre un fait réel, celui de la fabrication de poupées qui sont offertes à des enfants. Celles-ci s'avèrent être des bombes qui explosent quand les enfants les manipulent. Fait réel. Les collégiens sont très sensibles à la véracité de ce qu'on leur propose, ce qu'on leur donne à lire.

Pour conclure, je souhaite relater cette aventure réellement vécue en 2000 par des collégiens du collège de Kingersheim. À l'occasion de la ratification de la déclaration des droits des enfants, des collégiens délégués du Conseil municipal de la ville ont travaillé avec un sculpteur pour revisiter la statue de la Liberté et ils ont apporté cette pièce à New York.

ELDA MORENO : On est peu conscient de l'impact que peut avoir une aventure vécue par un enfant comme celle que vous avez décrite en dernier. Si je peux partager avec vous quelque chose que j'ai vécu moi-même : lorsque j'avais quatorze ans, en pleine négociation de la Convention internationale des droits des enfants, un concours a été lancé dans les écoles. Il fallait présenter des réflexions sur les droits de l'enfant. Quantité d'écoles ont participé partout dans le monde et j'ai eu la chance de gagner ce concours pour l'Espagne. Je représentais l'Espagne dans le premier Congrès international des droits des enfants qui a réuni trois cents enfants. Je suis convaincue que cela a marqué ma carrière et mon envie de découvrir le monde. C'est probablement la raison pour laquelle je suis mariée à un Allemand, que j'ai des enfants qui sont nés en France, et que je m'occupe des droits des enfants. Comme quoi, du vécu avec d'autres enfants, de la réflexion sur des questions qui nous intéressent tous, ou qui devraient tous nous intéresser, dès la plus tendre enfance peuvent avoir un impact énorme. Je passe maintenant la parole à Madame Sylvie Boutaudou. Vous êtes auteur, journaliste et rédactrice en chef du magazine *Déclic*. Ce magazine s'adresse à des parents d'enfants handicapés et vous avez une expérience très concrète au sujet de ce débat de société ; vous avez publié dans les « Guides complices » chez Milan un ouvrage très intéressant qui s'appelle *Handicap : même pas peur*. Pouvez-vous partager avec nous cette expérience ?

SYLVIE BOUTAUDOU : Je ne suis pas spécialiste de littérature de jeunesse, j'ai fait quelques ouvrages pour la jeunesse, mais ce n'est pas mon métier, puisque je suis journaliste. La raison pour laquelle je suis ici, c'est qu'effectivement j'ai écrit un livre pour des jeunes entre huit et onze ans sur la question du handicap. L'objectif de ce petit documentaire

était de montrer comment on peut vivre quand on est un enfant ordinaire, comme on dit parfois de façon assez curieuse dans le milieu du handicap, et qu'on a autour de soi des jeunes de son âge qui ont une différence : un handicap physique, moteur, mental ou sensoriel. Ce que Milan m'a demandé de faire n'a rien à voir avec la littérature ; il s'agissait de quelque chose de plus direct : formuler un message, un message « citoyen » si l'on peut dire, qui est que l'on peut vivre avec des enfants différents de soi et que cela peut être un plus, intéressant et enrichissant, de partager son école, de faire ensemble sa fête d'anniversaire, de prendre le même bus, d'aller au même cinéma, etc. En me demandant comment j'allais faire, j'ai eu envie, puisqu'on s'adressait à des enfants qui allaient peut-être garder ces idées-là un peu de temps, d'utiliser les définitions du handicap les plus contemporaines, de ne pas se contenter de parler du handicap comme d'une différence, comme quelque chose qui serait uniquement du côté de la déficience, des catégories médicales ou de la fatalité, mais plutôt d'essayer d'illustrer et de vulgariser des notions qui sont assez nouvelles et qui définissent le handicap par rapport à l'environnement, et non plus par rapport à l'essence de la personne. Ces idées contemporaines sont assez faciles à faire passer auprès des enfants. Ma première expérience en écrivant ce livre, ça a été de chercher ce qu'il y a de plus nouveau dans les conceptions du handicap. Je vais vous donner la définition la plus globale du handicap qu'on utilise aujourd'hui : « Le handicap est la résultante de la confrontation d'un être humain avec ses capacités et de son environnement avec ses exigences. » Il s'agit d'une conception très globale où le handicap n'est plus qu'une gradation. Nous sommes tous plus ou moins handicapés à divers degrés, tout dépend de la façon dont l'environnement est conçu et comment les autres réagissent face à moi. En tant que journaliste, j'ai l'habitude de m'adresser à des adultes. J'ai souvent été en contact avec des familles qui ont de grandes difficultés à faire entendre que les handicapés ont des droits, comme le droit d'aller à l'école, et je me suis aperçue que ces choses avaient du mal à passer auprès des adultes, même au niveau des idées. Écrire ce livre m'a fait découvrir qu'il était plus facile d'illustrer ces questions pour des enfants, surtout en utilisant des choses très concrètes de leur vie quotidienne. Ma seconde expérience a donc été de voir que cela était plus simple que je ne l'imaginai. Ce que j'ai trouvé également intéressant et agréable, c'est que pour s'adresser à des enfants, on utilise des « leviers » qu'on actionne sans honte. Je m'explique : quand on est journaliste, on utilise des leviers pour convaincre, pour argumenter, le plus possible honnêtes, dont on peut se prévaloir, mais parfois on essaie de convaincre avec des moyens qui le sont moins. En essayant d'écrire honnêtement pour des enfants, je me suis aperçue que j'étais obligée d'utiliser des leviers nobles, parce que la commisération ou la pitié, ou finalement le souci des convenances, cela ne marche pas du tout avec eux. On ne peut pas s'appuyer sur des choses comme ça. Je ne dis pas que c'est ce qu'il faut faire avec les adultes, mais en tout cas si on était tenté de le faire avec des enfants, on ne peut pas. Quand on parle du handicap à des enfants, on est obligé de faire appel à leur intelligence, à leur sens de la justice et de l'égalité. Il est assez plaisant d'avoir à utiliser ce type de leviers-là et de mettre en scène des situations où ils vont utiliser leur intelligence pour comprendre qu'à partir du moment où l'on pense que les handicapés font partie de l'humanité, et que chacun a le droit de jouir d'une société qui tienne compte de ses particularités, tout s'enchaîne de façon à prendre en compte les différences pour construire un monde à venir.

PUBLIC : Pouvez-vous rappeler le titre de votre livre ?

SYLVIE BOUTAUDOU : Cela s'appelle *Handicap : même pas peur*, c'est édité chez Milan jeunesse, dans une collection dont le principe est d'exposer une situation où les choses ne se passent pas très bien dans une petite bande dessinée d'une page. Ensuite, il y a un texte qui explique, qui donne des indications. Et à la fin des épisodes, on retrouve une bande dessinée avec la même situation, mais qui se passerait bien. Par exemple, on a une ado qui veut aller au cinéma, mais elle n'arrive pas à tirer l'argent du guichet automatique

parce qu'il est trop haut et qu'elle est en fauteuil roulant ; elle prend le risque de demander à quelqu'un, puis elle arrive au cinéma, il y a un escalier et on lui dit que pour rentrer il n'y a pas de problème, mais qu'il faut passer par le local à poubelles. Il y a ensuite une version qui fonctionne où le distributeur est à la bonne hauteur, où elle a le temps d'aller acheter un gâteau avant d'aller au cinéma, et où elle a le temps de voir les pubs, parce qu'il y a un ascenseur pour accéder à la salle.

ELDA MORENO : Merci beaucoup, je vais tout de suite passer la parole à Madame Sylvie Girardet, en disant que je l'envie énormément, parce qu'elle est en constante communication avec les enfants, qu'elle a créé le Musée en herbe à Paris, qu'elle est l'auteur d'environ quatre-vingt ouvrages adressés à la jeunesse et qu'elle a notamment créé la collection « Citoyen en herbe ». Je pense que Madame Girardet a trouvé la formule pour s'adresser à la fois aux enfants et aux parents, permettant d'entamer un dialogue entre eux, et je suis curieuse de découvrir comment elle a fait.

SYLVIE GIRARDET : Je vais vous parler de cette collection « Citoyen en herbe » que nous continuons à faire évoluer aux éditions Hatier. Nous avons une dizaine de titres. Cette collection a démarré avec ce titre *Silence la violence*, qui a été une demande de la Fondation de France qui a un projet de prévention de la violence et qui est venue nous trouver pour faire une exposition et un livre sur la prévention de la violence. Faire passer une réflexion comportementale à travers un livre était un pari difficile. Nous avons réfléchi avec un comité de pédagogues, de juristes, de spécialistes de l'enfance et de la violence et finalement nous avons choisi la forme du conte et de la fable, plus larges que des cas précis - dans *Silence la violence*, il y a six petits contes -, et de se demander comment réagir à des situations de conflit, pour que les enfants fassent des différences entre le conflit et la violence. Le conflit fait partie de la vie et la violence est l'une des réactions possibles face au conflit, mais il peut y en avoir d'autres. Cette collection s'adresse aux enfants à partir de quatre ans, en gros maternelle et primaire ; il y a différents petits contes ; moi, je travaille avec Puig Rosado, qui est un dessinateur humoristique, ce qui, avec un sujet difficile comme celui-ci, est déjà une forme de défi. Pour vous donner un exemple, dans *Silence la violence*, il y a d'abord deux oiseaux qui se disputent un ver de terre - c'est un conflit de possession d'objet - il y en a un qui tire par la tête, l'autre par la queue et ils n'arrivent à rien. Première situation, ils se disputent, ils lâchent en criant le ver de terre qui s'enfuit. Deuxième situation, ils discutent, mais cela dure très longtemps ; ensuite ils font venir un médiateur... donc ce sont vraiment les différentes solutions à une situation. Pour l'acceptation de la différence, c'est un petit chameau à deux bosses qui croise un dromadaire à une bosse et qui se trouvent très différents l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'un chameau à trois bosses débarque. On part de fables et ensuite il y a toujours une double page qui s'appelle « Petits et grands parlons-en », où on remet toutes ces fables dans la réalité et qui est une base de discussion entre adultes et enfants sur tous ces sujets-là. Le deuxième titre de la collection, qui a annoncé de façon plus large les titres à venir, c'est *Vive le civisme !* Pour nous, le civisme, c'est, comme chez les Grecs, faire partie de la cité. Il s'agit de faire comprendre aux enfants que dès qu'un bébé naît, il fait partie d'un groupe où il a sa place tout en restant un individu, et que l'on a des droits et des devoirs par rapport à ce groupe. Donc, pour le civisme, on est parti de petits poussins qui naissent dans des familles très différentes, dans des pays très différents, dans des contextes très différents. Ensuite, sur la solidarité, c'est un éléphant qui fait un numéro de cirque ; personne ne rigole, mais le jour où une petite souris va venir l'aider et où eux deux vont aider une araignée funambule, à trois ils vont réussir à être efficaces. Et on termine sur le pays des singes farceurs qui organisent leur pays : au début, ils font des blagues tout le temps et c'est le bazar, puis ils sont obligés de s'organiser et ils finissent par élire un chef qui sera une présidente. C'est donc une définition assez large du civisme. Ensuite, il y a différents titres, que nous choisissons avec l'éditeur, ou qui répondent à des demandes extérieures. *La Rue de tous les dangers*,

c'était l'année de la sécurité routière : on nous a demandé de faire ce livre en axant sur le côté citoyen de la sécurité routière, à savoir que nous sommes tous responsables. *Planète, mon amour* est sur la protection de la planète, il en a d'autres sur l'alimentation, la consommation, sur le patrimoine, et un en préparation sur la santé. Ce sont des sujets assez larges ; mais dans tous ces livres, on fait comprendre à l'enfant qu'il peut être acteur de son environnement, de son groupe. C'est quelque chose qui nous paraît très important. Le choix de la fable fait de ces livres un excellent matériau pour le travail en classe, les enfants pouvant être sensibles à différentes histoires en fonction de leur âge.

ELDA MORENO : Merci, je vais donner la parole à Monsieur David Eustache. Vous êtes directeur commercial aux éditions Bilboquet, qui ont choisi de s'investir dans la sensibilisation à la citoyenneté en mettant en avant surtout des textes traditionnels et en ciblant les deux-neuf ans. Vous avez un titre particulièrement intéressant qui s'appelle *Homme de couleur* et qui a fait le tour du monde.

DAVID EUSTACHE : Le leitmotiv de Bilboquet, c'est « rêver, grandir ». Ce qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui, c'est grandir. Parce que pour devenir citoyen, il faut devenir grand en trouvant les clés qui permettent de le devenir. Devenir citoyen, c'est le dépassement des *a priori*, le respect de l'autre et la prise de conscience. Chez Bilboquet, nous avons fait le choix de donner aux enfants des outils qui vont leur permettre de découvrir de façon ludique cet état citoyen, l'idée étant de leur permettre d'aiguiser leur sens critique et de mener leur propre réflexion à partir d'une histoire. Donc la première lecture va être ludique et ensuite, on va pouvoir avec l'enseignant, le bibliothécaire ou les parents entrer dans le sujet. L'idée était de travailler avec des auteurs et des illustrateurs qui nous apportent des sujets tels que le dépassement des *a priori*, avec un livre qui s'appelle *La Sorcière du bout de la rue*, qui raconte l'histoire d'un enfant qui est persuadé que sa voisine est une sorcière, parce qu'elle bouge ses mains d'une façon bizarre, comme si elle faisait des incantations maléfiques. Mais il va découvrir que cette dame est sourde et muette et qu'elle pratique le langage des signes. On est dans une recherche ludique qui va intéresser l'enfant, et qui va lui permettre de comprendre les différences et les façons de les dépasser. *Homme de couleur* est un album de Jérôme Ruillier qui a été élaboré à partir d'un conte de la tradition orale africaine sur la comparaison entre un petit garçon blanc et un petit garçon noir. On constate que le petit garçon blanc va changer de couleur selon les températures extérieures, selon ses sensations, selon ses sentiments ; il peut être rouge de colère, vert de peur, et le petit garçon noir reste toujours noir et il s'étonne : « Pourquoi m'appelles-tu homme de couleur ? » Là, on est vraiment sur l'idée que les enfants, dans le cadre d'un débat avec leurs camarades de classe, vont pouvoir discuter et envisager les différentes possibilités d'accueillir l'autre.

Nous pensons également chez Bilboquet que la transmission est quelque chose de très important. Cette transmission peut avoir lieu sous plusieurs formes, notamment par l'intermédiaire des adultes ; mais en Amérique, les Indiens disent que les enfants sont les propriétaires de la terre et qu'ils la laissent aux parents en attendant qu'eux-mêmes deviennent grands. Avec un titre comme *Ubu*, l'idée est là aussi, ce sont les enfants qui vont pouvoir assimiler, comprendre et utiliser des valeurs citoyennes pour que le monde évolue vers plus de citoyenneté. Dans *Ubu*, qui est inspiré de l'œuvre d'Alfred Jarry, tous les personnages qui ont été dévorés par Ubu et qui ne s'étaient pas soutenus les uns les autres à cause de leur différence de couleur vont être sauvés, un peu malgré eux, mais ils n'en tirent aucune leçon, sauf un qui va devenir conteur en ce pays pour permettre aux enfants d'éviter de renouveler les mêmes erreurs. Avec un album comme celui-ci, l'espoir que l'on a chez Bilboquet, c'est vraiment que les enfants s'approprient ces valeurs que l'on veut mettre en avant pour les communiquer également. Cela me fait faire un parallèle avec la sensibilisation à l'environnement, où l'on se rend compte que les enfants vont être ceux qui vont montrer aux parents quelles sont les démarches environnementales parce qu'ils vont les avoir apprises à l'école. Entre autres valeurs citoyennes développées chez

Bilboquet, nous avons également abordé la question du handicap physique avec *Quatre petits coins de rien du tout*, où l'on permet de comprendre à l'enfant que les différences sont dues à l'environnement plus qu'à la personne elle-même. Là, en l'occurrence, les personnages sont tous des petits ronds et il existe un petit carré qui, forcément, n'arrive pas à trouver sa place dans ce pays des petits ronds. Et ils ont tous l'impression, ces petits ronds, que c'est lui qui est différent et que c'est à lui de se débrouiller pour entrer dans la norme. Sauf que quoi qu'il fasse, il reste un petit carré. Et ils vont découvrir qu'ils peuvent aménager l'environnement pour que ce petit carré puisse également rejoindre ce monde des petits ronds. Donc là, on est un peu dans l'histoire du personnage qui est sur son fauteuil roulant et qui est obligé de passer par le local à poubelles. On se rend bien compte que le handicap, c'est une question d'environnement et que si chacun fait une démarche de réflexion, on peut obtenir des solutions - cela en sensibilisant les enfants avec le livre, qui est *a priori* le meilleur vecteur. Pour cela, on a besoin également des enseignants et des bibliothécaires qui donnent l'accès aux livres.

PASCAL GOSIN : J'ai une question en forme de remarque. Je suis toujours un peu mal à l'aise quand j'entends l'idée d'atteindre les parents par l'intermédiaire des enfants, parce que je pense que cela ne pose pas de problème si les parents ont les mêmes valeurs que celles que l'enseignant essaie d'inculquer aux enfants. Mais je trouve qu'on ne pense pas suffisamment aux enfants dont les parents jettent les papiers dans la rue sans vergogne et que pour eux, cela pose de terribles problèmes de loyauté. Je n'ai jamais entendu que l'on analysait ce phénomène, mais il me semble qu'il est sous-jacent et qu'il faudrait peut-être l'analyser. Donc je pose la question : qu'en est-il pour les enfants dont les parents n'ont pas ce genre de valeurs ?

DAVID EUSTACHE : La question est difficile. Malgré tout, je crois que si l'enfant est déstabilisé par rapport à cela, cela peut l'amener à discuter avec ses camarades sans entrer en conflit avec ses parents. On peut aussi supposer que la remarque d'un enfant peut être efficace ; on l'a vu pour la sécurité routière : les enfants ont très vite assimilé le principe de la ceinture à l'arrière et ont fortement incité les parents à la mettre à l'avant. Je pense malgré tout que les parents écoutent les enfants, même si c'est de façon non consciente. Si on veut un monde citoyen, il faut que tout le monde y participe et si l'enfant est acteur tout de suite, déjà auprès de ses parents, ou du grand frère, de l'oncle, je trouve que ça lui permet de s'affirmer en tant que citoyen.

PASCAL GOSIN : oui sûrement, je ne conteste pas ça, mais quand je parle d'un conflit de loyauté, je ne parle pas d'un conflit avec les parents, mais d'un conflit en lui, entre faire ce que la maîtresse a dit ou faire ce que maman fait. C'est là qu'il faut prendre conscience que nous faisons l'école pour tous les enfants et pas seulement pour ceux des classes moyennes ou supérieures. Il faut enseigner ces valeurs, mais il faut réfléchir à la façon dont nous allons le faire, pour ne pas créer chez ces enfants une difficulté d'être ; ce serait trop dommage que pour en faire des citoyens, on en fasse des enfants mal à l'aise. Il faudrait demander l'aide de psychologues sur cette question.

SYLVIE BOUTAUDOU : J'aimerais répondre, car je suis coupable de ce que vous dénoncez, sans y avoir jamais pensé. Je mets en scène un père qui ne veut pas se garer sur une place handicapée, parce que l'amende est trop chère, mais il se gare sur le trottoir. À cause de cela, il y a une poussette qui ne peut pas passer, une grand-mère qui est obligée de traverser la rue en dehors du passage piéton, et un copain qui passe avec un fauteuil roulant et qui est obligé de faire un détour. Dans ce cas, je n'ai pas pensé à la question de la loyauté de l'enfant ; ce que je lui fais dire, c'est : « Non, c'est trop la honte, Papa, ce n'est pas bien. » Et puis ensuite, il trouve un argument : « Tu dis que ça ne gêne personne, mais si c'était Mamie, ça te déplairait de l'obliger à traverser sur la rue, parce que tu gênes le passage piéton. » Et le père cède. C'est peut-être la solution idéale à une

situation délicate qui peut embarrasser l'enfant, mais j'ai l'impression que les enfants de six à onze ans, à qui s'adresse ce livre, sont dans une période où l'on peut avoir envie de défendre des choses. Après tout, la citoyenneté demande de s'engager pour dire ce que l'on pense et éventuellement faire cesser quelque chose qui ne nous semble pas juste.

PASCALE GOSSIN : Je n'ai pas plus de réponse que vous.

SYLVIE GIRARDET : Ce n'est dramatique, ce sont des pistes de réflexion que l'on donne aux enfants, nous n'assétons pas des vérités. On les incite et ensuite, c'est à eux de réfléchir et de discuter avec les autres pour se faire leur propre opinion. Il ne s'agit pas leur faire la morale.

PUBLIC : Comment parler de la violence ou de la civilité à des enfants qui vivent dans des situations où la violence et l'incivilité sont omniprésentes, comme dans les banlieues ?

ELDA MORENO : En ce moment, dans le cadre du travail que je mène, on lance une campagne pour l'abolition des châtimets corporels vis-à-vis des enfants. J'avais posé une question aux membres de cette table ronde qui était : est-ce qu'il faut un consensus social pour transmettre les valeurs ? En Europe, il y a suivant les pays entre 80 % et 20 % des parents qui soutiennent la fessée, les claques, la violence physique vis-à-vis des enfants pour les éduquer. Est-ce que je dois attendre qu'il y ait un consensus social sur ce sujet pour communiquer sur ce sujet ? Je pense que cette devise qui dit que les enfants ne sont pas des mini-êtres humains avec des mini-droits, il faut la prendre très au sérieux. Il faut communiquer aux enfants quels sont leurs droits, même au risque de les mettre en porte-à-faux avec leur entourage. Mais on ne peut pas être acteur isolé. C'est ce que je disais tout au début : chacun a une responsabilité dans la transmission de ces valeurs. Pour parler du Conseil de l'Europe, je ne peux m'arrêter à expliquer aux enfants qu'ils ont le droit à ne pas être fessés : il faut que j'aille voir les autorités publiques pour qu'ils soutiennent la parentalité. Vous demandez comment est-ce qu'on peut parler à un enfant de banlieue de la violence, alors qu'il vit dans une situation de violence. Ce décalage, on ne peut pas le combler juste avec l'action d'un éditeur jeunesse : c'est un engrenage d'énormément d'acteurs. Les ONG, le gouvernement, tous ceux qui sont en contact avec l'enfant ont un rôle à jouer. Je vous disais au début que le tangram est un jeu difficile : il y a sept pièces qu'il faut toutes utiliser, mais c'est possible.